

Laval théologique et philosophique



La syntechnose de l'argent et de l'écriture

Guy Godin

Volume 30, numéro 1, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020391ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020391ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godin, G. (1974). La syntechnose de l'argent et de l'écriture. *Laval théologique et philosophique*, 30(1), 3–8. <https://doi.org/10.7202/1020391ar>

LA SYNTECHNOSE DE L'ARGENT ET DE L'ÉCRITURE

Guy GODIN

LES faits connus en paléontologie montrent que l'homme est « dès qu'on le saisit, autre chose qu'un singe ». ¹ À cette affirmation que Leroi-Gourhan fonde sur une analyse scientifique des faits, je donne une portée plus large en la rattachant à un postulat philosophique de même ordre que ceux d'une « métaphysique religieuse » ou d'une « dialectique matérialiste » sans lesquels, de l'aveu même de cet auteur, la préhistoire ne serait que la « substitution d'un mythe scientifique aux innombrables mythes religieux qui règlent en quelques mots le problème des origines humaines ». ² Mon postulat est le suivant : le singe est nature, l'homme, culture ou, en d'autres termes, tandis que le singe n'est que partie de la nature, l'homme fait la symbiose de l'esprit et de la nature.

Ce postulat resterait banal si je ne l'entendais en ce sens où l'esprit n'est pas le pur résultat de l'évolution qui a précédé l'apparition des signes de sa présence. Acceptée comme postulat, cette proposition est tout aussi valable — parce que tout aussi indémontrable — que celle de n'importe quel homme de science. Je pose que la réalité de l'esprit n'offre aucune prise directe à la science mais qu'elle se prête indirectement à l'analyse scientifique ou philosophique en se manifestant par le couple originel *main-cerveau*, auquel il faut rattacher le couple *outil-langage* et le couple *monnaie-écriture*, quoi qu'il en soit des distances temporelles ou spatiales qui séparent l'apparition de ces couples au cours de l'histoire. Dans un langage à la mode, je dirais que leur manifestation est diachronique mais leur réalité synchronique car tout tient à la distance de l'esprit par rapport à la nature et donc, par rapport au temps et à l'espace. Déjà signifiée et préfigurée dans l'organisme humain par le couple *main-cerveau*, cette distance se concrétise dans la nature dès que l'esprit signale sa présence par l'outil, premier témoin de la culture qui soit parvenu jusqu'à nous — le langage qui lui était contemporain n'ayant pu subsister faute d'écriture. ³

Pour exprimer ma position dans les termes de Leroi-Gourhan, l'esprit se manifeste dans « cette propriété du cerveau humain qui est de conserver une distance entre le vécu et l'organisme qui lui sert de support... Ce détachement qui s'exprime par la séparation de l'outil par rapport à la main, dans celle du mot par rapport à

1. A. LEROI-GOURHAN, *Le geste et la parole*, Paris, A. Michel, 1964, T. I, p. 116.

2. *Ibid.*, p. 10.

3. Sur la relation entre langage et outil, voir Leroi-Gourhan, *Op. cit.*, T. I, p. 161-166.

l'objet, s'exprime aussi bien dans la distance que prend la société par rapport au groupe zoologique»,⁴

La culture n'est pas la simple addition d'un primate plus complexe à la totalité d'une nature déjà très multiforme mais une véritable reconstruction de la nature, dont Guardini décrit ainsi le premier temps :

L'existence humaine est pénétrée d'esprit, mais l'esprit ne peut agir qu'après avoir en quelque sorte enlevé à la nature, si je puis m'exprimer ainsi, un peu de son indiscrete réalité. L'esprit ne peut se mettre à l'œuvre que lorsque la sphère de la nature brute a été, dans une certaine mesure, décontractée, mise en question, subtilisée au contact de la conscience et de ce monde réel qui n'est plus réel au même titre que celui de la nature.⁵

Par l'intervention de l'outil, l'esprit accomplit une première « dislocation » de la nature. Le caillou le plus élémentaire que l'homme fixe au bout d'une branche pour assommer un animal se voit déjà imposer une fin — ou une fonction⁶ — sinon déjà une forme, à laquelle la nature n'avait pas encore songé. Du même coup cet objet accède à l'universalité de l'esprit :

Ce qui caractérise chez les grands singes le « langage » et la « technique », c'est leur apparition spontanée sous l'effet d'un stimulus extérieur et leur abandon non moins spontané ou leur défaut d'apparition si la situation matérielle qui les déclenche cesse ou ne se manifeste pas. La fabrication et l'usage du chopper ou du biface relèvent d'un mécanisme très différent, puisque l'outil persiste en vue d'actions ultérieures. La différence entre le signal et le mot n'est pas d'un autre caractère, la permanence du concept est de nature différente mais comparable à celle de l'outil.⁷

L'apparition de l'homme, i.e. du couple *main-cerveau*, marque l'avènement dans le monde d'un nouveau devenir fait d'une double tension dialectique : celle de l'opposition *nature-culture* et, à l'intérieur de la culture mais se répercutant sur la nature, celle de l'opposition *pensée-action*. Pendant longtemps la vie de l'homme se déroula dans un équilibre plus ou moins précaire où ce qui est nature en lui tendait à soumettre ou à empêcher d'émerger ce qui est culture. Mais tout ce temps l'homme, grâce au cerveau qui est l'instrument de sa pensée, refaisait en son âme un Cosmos plus habitable que ce Cosmos qui l'enserrait de toutes parts et que sa main ne parvenait pas à faire sien, tout occupée qu'elle était à créer une vie qui rendrait la pensée loisible. Tout à la fois, l'homme est en lutte avec une nature qui le menace et le monde est aux prises avec une pensée qui lui donne un sens, quoi qu'il en soit de la question de savoir si ce sens n'avait pas déjà été conçu et imposé par quelque Être transcendant qui aurait fait le monde. Peu importe d'ailleurs l'immensité spatiale et temporelle des galaxies ; le premier outil en ébranla tout l'édifice car par sa seule présence il posa la question de l'origine et de la fin, question à laquelle le langage donna la réponse du Mythe.⁸

4. *Op. cit.*, T. II, p. 33.

5. R. GUARDINI, *Lettres du Lac de Côme*, Paris, Cerf, 1955, p. 17.

6. Si le mot *fin* paraît trop archaïque.

7. LEROI-GOURHAN, *Op. cit.*, T. I, p. 164.

8. D'un point de vue strictement scientifique, les envolées sur la petitesse de l'homme dans l'univers sont tout aussi rhétoriques que l'apologie de sa grandeur.

Avec l'apparition du couple *monnaie-écriture*,⁹ la symbiose de l'esprit et de la nature trouve un équilibre plus assuré en même temps que l'homme imprime à sa vie un élan qui, éventuellement, rompra cet équilibre même. L'outil avait prolongé la main de l'homme dans les choses ; la monnaie exprime l'emprise de la raison pratique qui conduit cette main tandis que l'écriture fixe dans les choses le langage qui traduit la pensée. Ainsi l'action et la pensée se sont façonné chacune un instrument approprié, apte à donner un caractère d'universalité à cette distance que la culture a déjà prise face à la nature par l'outil et le langage. L'écriture rend possible l'accumulation, la transmission — et aussi la falsification — de la connaissance ; la monnaie favorise la production, le partage — et aussi l'accumulation — des biens. Même si elle est acquise au prix d'une « dislocation » entre pensée et action à l'intérieur de la vie humaine, cette universalité va permettre à la culture d'établir une hiérarchie et de réaliser un équilibre entre le *faber* et le *sapiens* et de soumettre la nature à un nouveau réseau de relations avec l'homme. La nature est dominée tout en étant respectée : elle obéit à l'homme dans la mesure où celui-ci lui obéit. L'homme n'a pas vaincu tous les dangers, il n'a pas maîtrisé toutes ses craintes ni élucidé tous les mystères, loin de là ; mais il a pris tout cela en charge avec une conscience qui le rend capable de le vivre et d'y trouver un sens, dans une harmonie que G. Friedmann décrit ainsi :

N'y avait-il pas une circulation constante entre l'homme et la nature qu'il prolongeait, qu'il façonnait, qu'il combattait parfois déjà pour la dominer, mais sans s'écarter ni s'extraire d'elle ? Une maturation d'émotions et de représentations au sein de ce milieu d'éléments, de choses, d'êtres vivants où sa vie tout entière baignait et dont elle suivait les rythmes ?¹⁰

Cette sorte d'apprivoisement mutuel de l'homme et de la nature, qui a atteint son sommet dans l'humanisme dont nous sommes issus, a fait place à un affrontement violent dont la technique a pris l'initiative. Mais on ne doit pas réduire le phénomène au seul fait que la technique aurait donné « entièrement congé à l'homme » qui jusqu'à ce moment-là devait nécessairement « être présent ». Il faut considérablement nuancer ces affirmations de Friedmann car, d'une part, l'outil le plus élémentaire demeure un outil même lorsque l'homme ne s'en sert pas et d'autre part, la monnaie et l'écriture ont rendu présentes à distance l'action et la pensée. La mainmise globale de la technique sur le monde est l'éclatement de la distance prise par la culture, l'étape contemporaine d'un processus d'abstraction dont le premier temps remonte, plus loin que la Science mère de la technique, jusqu'au couple *monnaie-écriture*, ces gémeaux nés d'un esprit à la fois créateur et contemplateur. La domination de la technique a renversé la situation qui prévalait à l'origine : le monde est maintenant en lutte avec une pensée qui le menace tandis que l'homme est aux prises avec une nature dont il a cru pouvoir changer le sens profond. Croyant qu'il était nécessaire de dompter la nature, de la réduire en esclavage pour que la culture puisse l'assumer, l'homme a blessé ce qui est nature en lui-même. Voilà l'essentiel de la névrose contemporaine, dont l'infection s'est étendue de la culture jusqu'à la nature, témoin le péril

9. Sur l'apparition de la monnaie et de l'écriture dans l'histoire, voir *Cahiers W. Pareto*, 21, 1970.

10. G. FRIEDMANN, *Sept études sur l'homme et la technique*, Paris, Gonthier, 1966, p. 14.

grandissant de la pollution. Résumons à grands traits le cheminement de cette abstraction.¹¹

L'écriture a évolué graduellement à partir d'un signe naturel jusqu'à un signe phonétique, s'éloignant de la représentation directe de la chose pour se rapprocher de l'homme par la représentation de sa parole. L'écriture devient plus humaine en ce sens qu'elle est plus près de la façon dont l'homme conçoit les choses — la pensée — que des choses elles-mêmes. En même temps, il se produit une perte de totalité vitale et le risque apparaît d'une stérilisation intellectuelle: les mots rejoignent plus difficilement les choses. Une abstraction de second degré s'établit au moment où les mots sont définitivement coupés des choses et ne renvoient plus qu'à d'autres mots: c'est l'*Intellectualisme*, maladie de l'intelligence. Devenue possible grâce au progrès même de l'écriture, cette forme d'abstraction a germé dans de petits cercles fermés au cours de l'histoire pour enfin s'épanouir dans la prolifération de l'écrit qui marque notre civilisation. Les « intellectuels » n'ont pu résister à l'envie de diviniser leur propre Écriture en la rendant indéchiffrable à des masses devenues trop peu illettrées. Les Mots rejoignent de plus en plus difficilement les Hommes.

La monnaie a suivi un cours semblable, évoluant graduellement à partir d'une valeur naturellement attachée à la chose utilisée comme signe jusqu'à une valeur de plus en plus fixée par convention. C'est grâce à ce processus que l'argent a acquis une valeur de représentation universelle des biens, qui rapproche les biens de l'homme en les marquant de son sceau. Mais là aussi il y a perte de totalité vitale et risque de dérèglement profond de l'appétit de possession: l'argent tend à niveler de plus en plus les valeurs. Ici encore apparaît un second degré d'abstraction, au moment où le désir de possession ne porte plus que sur l'argent, à l'exclusion des biens que celui-ci représente. Le progrès même du commerce a rendu possible cette forme d'abstraction, aliénatrice du riche autant que du pauvre, qui fleurit dans le capitalisme industriel. Le Pouvoir Économique a investi tous les pouvoirs. Les biens appartiennent à l'Argent et celui-ci à la Production. L'Argent ne rejoint plus les Hommes.

À l'heure actuelle, la monnaie et l'écriture évoluent vers un troisième degré d'abstraction dans lequel les deux tendront à se confondre dans ce que j'appellerais une SYNTECHNOSE plutôt qu'une symbiose¹². Ce troisième degré d'abstraction est difficile à définir — ou du moins, à extrapoler — car il se présente superficiellement comme un retour au concret.

Le phénomène est plus évident dans le cas de l'écriture. Le développement des techniques audio-visuelles et des mass-média offre à l'homme une possibilité de se libérer davantage de ses coordonnées premières dans la nature, le temps et l'espace, par une domination technique des restrictions que ces coordonnées lui imposent... Ce serait, non plus cette libération illusoire — et aliénatrice — que l'homme a autrefois cherchée dans le royaume des idées pures mais une liberté vraie, fruit d'une praxis transformatrice — et bientôt créatrice — de la matière dans toute son épaisseur.

11. Les deux paragraphes qui suivent sont extraits de G. GODIN, « Le mot, l'argent et la communication », in *La Communication* (Actes du XVe Congrès de l'A.S.P.L.F.), Montréal, Éditions Montmorency, 1971, p. 12-13.

12. L'aspect rébarbatif et « fabriqué » du mot *syntechnose* évoque le caractère qui me paraît dominant dans la situation que je décris.

Il y a là un faux concret. Il est vrai que les techniques audio-visuelles, par exemple, réalisent une synthèse de la communication écrite et de la parole vivante, mais elles n'y arrivent qu'en portant l'une et l'autre à un nouveau palier d'abstraction : entre les personnes qui communiquent, s'interpose un réseau de *choses techniques* qui créent l'illusion de la présence et de la vie. Si le siècle dernier a vécu du postulat de l'esprit reflet de la matière, le nôtre mourra peut-être d'avoir réduit l'esprit au simple signal d'une matière technifiée et les idées à un simple écho d'ondes et de circuits intégrés. L'homme cherche toujours à oublier que ses idées sont indissolublement esprit, chair et os.

L'illusion du *concret technique* tend à substituer le contenant au contenu, le communicant au communiqué, le medium au message. À la limite, il faut dépasser l'intuition superficielle de MacLuhan car le medium *détruit* le message. Ce paradoxe de l'idéalisme technique n'est pas sans analogie avec celui de l'idéalisme de Platon, lequel, d'une part, condamne l'écriture au nom de la parole et, d'autre part, s'exprime par écrit sous la forme du *dialogue* plutôt que sous celle du syllogisme... ou du catalogue. Quoi de plus abstrait que le dialogue écrit, surtout en philosophie ! Mentionnons pour mémoire certains structuralisants contemporains qui nous payent de mots au nom d'un Graphe séparé, d'une *Écriture qui s'écrit* avant la lettre, pâle platonisation de l'aristotélienne Pensée qui se pense et qui ce faisant entraîne le désir de l'univers.

Il viendra un temps où, comme pour nous les silex taillés, les livres seront devenus l'objet d'une analyse scientifique à laquelle échappera toujours ce qui est au cœur de la misère de l'homme et de sa grandeur.

Quant à la monnaie, on peut croire qu'elle sera remplacée par quelque outil à la fois plus simple et plus complexe que les cartes de crédit personnel et les crises monétaires internationales qui commencent à se répandre. Le capitalisme industriel agonise au moment où il semble sur le point d'atteindre son plus grand épanouissement. C'est un régime d'essence inflationnaire : l'argent augmente avec l'abondance car sa valeur va en proportion inverse de la quantité des produits — mais en proportion directe de leur qualité. Le système lui-même a acquis cette propension vers l'infini que l'argent, à son deuxième degré d'abstraction, avait exacerbée dans l'instinct possessif des individus. De là est né le cycle infernal de ce duel entre Production et Consommation dont tout le profit revient à quelques riches, et demain à une poignée de technocrates.

Intuitivement, je formulerais ainsi la loi fondamentale du capitalisme contemporain : plus votre action est éloignée de la chose qu'elle touche et plus cette chose vous est indifférente, plus grand est le profit que vous en tirez. Par exemple, le profit du libraire dépasse les royautés de l'auteur, les ristournes du politicien sont plus considérables que le salaire du fonctionnaire, le profit du vendeur est plus grand que celui du fabricant, celui de l'expert en publicité ou en marketing plus grand que celui du vendeur, etc... l'exemple ultime étant sans doute celui des compagnies multinationales. L'argent s'attache à ceux qui l'aiment ; pour se vouer à cet amour, il faut être indifférent à tout ce qui n'est pas lui, et pour y être fidèle jusqu'au bout, il faut apprendre à mépriser de façon particulièrement vive la chose même qui permet de l'acquérir. De la même façon, l'indifférence de la technique vis-à-vis des choses finit

par affecter l'esprit de ceux qui la contrôlent et risque de les conduire à un mépris semblable à celui qu'engendre l'amour de l'argent. Pensons seulement à la haute technicisation de la guerre du Vietnam.

Quoi qu'il en soit, une chose est sûre : l'abstraction propre à la monnaie à son troisième degré se caractérisera essentiellement par une capitalisation du futur — le crédit porté à la limite — que la puissance anticipatrice de la technique concrétisera dans un symbole approprié.¹³

Devons-nous chercher l'explication de ces phénomènes dans le déterminisme des structures et des systèmes qui se dérobent au contrôle de l'homme qui les a inventés ? C'est une théorie à la mode, mais je ne crois pas à la responsabilité des structures car les décisions sont prises par des hommes, dont la responsabilité devrait être à la hauteur du pouvoir qu'ils exercent. Structures et systèmes sont devenus des boucs émissaires sur lesquels l'homme se décharge à bon compte des conséquences néfastes de ses actions et décisions.

À l'origine, c'est la main qui a libéré la parole pour que l'homme soit à la hauteur de l'intelligence. Le drame de l'intelligence contemporaine, c'est qu'elle a perdu ses mains : elle les a abandonnées aux techniciens comme l'intelligence bourgeoise avait livré les siennes aux marchands. Le problème radical est celui du cœur humain que la culture n'a pas encore apprivoisé... et qu'elle n'apprivoisera pas aussi longtemps que l'homme refusera de faire le premier pas pour se réconcilier avec la nature.¹⁴ À cette condition seulement la technique pourra devenir l'outil d'une nouvelle symbiose de l'esprit et de la nature. Ce n'est pas un problème de connaissance, mais un problème de *choix* : enfants, nous avons commencé l'astronomie au point où Galilée l'avait laissée mais nous avons ri les mêmes joies et craint les mêmes pleurs que les fils de la Vénus de Brassempouy.

13. Pour une illustration de cette tendance, voir Buckminster FULLER, *Nine Chains to the Moon*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1963 ; ch. 9 : « Dollarability ».

14. Le thème auquel on fait ici allusion pourrait faire l'objet d'un autre article.